

retira, horriblement mutilées, les deux victimes de cet accident.

Malgré les soins qui lui ont été prodigués, Bécasse est mort trois heures après. Quant à la jeune fille, bien qu'elle ait une jambe et un bras fracturés et qu'elle ait reçu des contusions graves, on espère la sauver.

Une voiture à deux roues attelée d'un cheval, retournant de Redon à Savenay, s'arrêtait hier, dit le Phare de la Loire, vers dix heures du soir, à Rozé, devant la porte de M. Allier, aubergiste. Dans cette voiture se trouvait toute une famille: le père, la mère, deux petites filles et un jeune garçon de 16 ans.

Le père seul descendit pour débrider le cheval et lui donner l'avoine.

Tout à coup le cheval, effrayé par une lumière qu'il aperçut à l'intérieur de l'auberge, partit au galop. Le garçon de M. Allier parvint, dit-on, à l'atteindre, et se suspendit à sa crinière. Il se laissa ainsi traîner jusqu'à une distance de 100 mètres, mais les forces lui manquant, il dut lâcher prise.

Abandonné à lui-même, le cheval a fait un grand détour par Blain et Fay, emportant toujours, avec une rapidité effrayante, la voiture chargée des personnes que nous avons désignées.

Ce matin, à une heure, cette voiture a passé au Temple. Le cheval se dirigeait vers Savenay, dont il avait reconnu la route. Dans sa course, il a heurté la diligence de Lorient qui se rendait à Nantes. Un cheval de cette diligence a même été blessé par le brancard de la voiture, et il a fallu le remplacer par un autre.

On rapporte qu'un vétérinaire de Savenay, qui se trouvait au Temple, s'est cramponné à l'arrière de la voiture, dans laquelle ne se trouvaient plus que les deux petites filles, qui pleuraient et appelaient leur mère, sans pouvoir l'arrêter.

Nous manquons d'autres détails sur cet événement. Espérons qu'il n'aura pas eu les suites qu'on peut redouter.

Le placement d'une bague peut avoir son utilité et prévenir, dans le domaine du sentiment, bien des mécomptes.

Voici comment, en Amérique, la chose se passe :

Quand une dame veut se marier, elle porte la bague au premier doigt de la main gauche. — Regardons si ses yeux nous plaisent, si sa voix nous enchante, si sa taille nous séduit, — car la bague est un prospectus.

Quand la dame est fiancée, elle porte sa bague au second doigt : — C'est le numéro placé sur une loge louée en attendant l'arrivée du coupon.

Si la dame est mariée, elle porte la bague au troisième doigt : — c'est un écriteau prohibitif, propriété particulière, défense d'afficher.

Si la dame veut rester fille et devenir à tout jamais la modiste de Sainte-Catherine, elle porte la bague au quatrième doigt : — ce qui équivaut aux étiquettes des splendours botaniques du Jardin des Plantes : Regardez, mais n'y touchez pas.

Enfin, si la dame est veuve, et désire, comme la reine Arthémise, ne pas se remarier, elle ajoute une bague au doigt qui porte l'anneau de l'hymen : — ce qui exprime cette maxime de droit : Non bis in idem.

(Gazette rose).

Il vient de se passer à Saint-Petersbourg un drame des plus lugubres. L'homme d'affaires du comte Sch... était allé prendre 15,000 roubles d'argent chez le banquier. Il perdit cette somme en route. Un pauvre employé la ramassa derrière lui; mais au lieu de la lui rendre, il le suivit et s'informa des propriétaires

de la maison où il le vit entrer. Il revint chez lui, hésitant sur ce qu'il devait faire, et eut en rentrant une vive querelle avec sa femme, qui voulait garder l'argent. Néanmoins, il retourna le lendemain matin chez le comte pour lui remettre la somme; mais celui-ci la refusa et lui apprit que l'homme d'affaires s'était suicidé la nuit. Bourrelé de remords, l'employé revint chez lui et y trouva sa femme qui s'était pendue de colère de ce que son mari n'avait pas gardé l'argent. Profondément ému, il détacha le cadavre et se pendit à la même corde. Il laisse 15,000 roubles et trois orphelins.

VARIÉTÉS.

PARIS EN PROVINCE

(Suite. — Voir notre numéro du 20 mai).

II

Les anecdotes sur Jasmin, les vives discussions sur son talent, nous avaient menés bon train jusqu'à sa ville natale. Un coup de sifflet retentit devant une longue galerie vitrée : le convoi s'arrêta. Nous étions sur le quai de la gare d'Agen, où nous attendait un lunch splendide.

Du premier wagon au dernier, il n'y eut qu'un cri : — Lunchons, Lunchons !

Et la foule des voyageurs se précipita vers l'immense buffet, tout chargé de plats et de bouteilles, sans que personne eût remarqué la belle attitude oratoire d'un personnage décoré, en habit de ville, à gros favoris d'un noir suspect, qui semblait disposé à nous accueillir par le plus éclatant des discours.

Ce personnage décoré n'était autre que Jasmin. Il allait sans doute tirer en notre honneur un magnifique feu d'artifice en vers patois. Mais il n'était plus question parmi nous des beautés de la langue d'oc et des merveilles du gay saber ! Une émeute d'appétits grondait dans la salle, cinq cents estomacs criaient à l'unisson. Le poète, hélas ! dont nous voulions tous apprécier les œuvres, ce n'était plus Jasmin, c'était le sublime auteur du lunch, c'était le glorieux Chevet !

Quelle confusion, quel bruit, quel désordre ! Sommes-nous réellement dans la gare d'Agen ? — C'est la gare de Babel, s'écrie un plaisant. Et j'entends, en effet, parler à la fois toutes les langues. On demande du vin en anglais, du saumon fumé en allemand, du jambon en italien, des huîtres vertes en latin, et beaucoup de truffes en patois de Ruffec. On croirait vraiment qu'il n'y a que des polyglottes dans la presse et la finance de Paris. Une gaieté féroce et bruyante étourdît les gens de service qui nous écoutent des yeux comme des sourds-muets. Le plus grêle Parisien révèle tout à coup des poignets de sauvage et de poumons de Provençal. Je n'ai de mes jours assisté à une curée, je n'ai jamais vu le sac d'une ville; mais j'ai vu la prise d'assaut d'un buffet par cinq cents hommes ! C'est assez pour comprendre le déchainement des limiers haletants, et la rage destructrice des soldats ivres de sang et de poudre. Bon Dieu ! le terrible spectacle qu'un lunch dans ces proportions colossales !

Ah ! soyons sincères, messieurs, pour des représentants officiels du grand mouvement de l'industrie, pour des missionnaires pacifiques de l'idée de progrès et de civilisation, nous laissons bien en ce moment quelque petite chose à désirer, nous tous en qui la Gascogne eût voulu peut-être étudier une fine réduction de Paris. Si le peuple agenais nous voyait, si les petits-poucets du Midi pouvaient contempler les ogres du Nord, comme nous serions châtiés de notre barbare indifférence pour l'illustre Jasmin !

— Mes amis, mes amis, crierait le poète, regardez un peu ces prunelles rouillantes, ces nez palpitants, ces gueules ouvertes comme des fours. Hasardez un simple coup d'œil à travers les barreaux de cette ménagerie; vous croyez peut-être que ce sont des tigres et des loups, des crocodiles et des léopards. Eh non ! mes petits amis, ce sont tout bonnement des Parisiens en province. Et voilà comment, depuis dix mille ans, la pauvre province est sucée jusqu'aux os par ces gargantuas de Paris !

Il n'y a pas de quoi rire; ce que je craignais est arrivé : nous sommes donnés en spectacle au peuple d'Agen. Si Jasmin est innocent, qu'il renvoie d'un

geste ce peuple du Midi aux yeux flamboyants qui plongent dans la gare comme dans un cirque. Nous avons péché contre vous, ô poète, et vous tenez à présent notre salut dans vos mains. Roi d'Agen, prenez pitié de nous; père de la touchante Françoünetto, sauvez-nous.

Jasmin ne paraît pas, dit A. V... Je vais me confesser au cardinal Donnet... Nous sommes perdus !... Regardez en face de nous ces têtes menaçantes. Il est clair pour moi que nous laisserons notre peau en Gascogne.

S'il ne croyait pas encore au Midi, A. V... commençait à croire aux méridionaux. Avec ses yeux vacillants d'homme du Nord, il avait jugé que toutes ces prunelles qui flamboyaient, le menaçaient. Une tout autre expression se lisait pourtant sur ces faces brunes et chaudes, pittoresquement groupées derrière les vitres; une expression de convoitise passionnée, qui pétillait sur les traits, comme le sel sur la braise, comme l'huile sur la flamme. Rien n'était plus amusant, après s'être entièrement rassuré, que de suivre çà et là, dans les groupes, les changeantes lueurs, les reflets imprévus, les éclairs isolés ou les grandes gerbes étincelantes de ce comique incendie. Si ces redoutables spectateurs menaçaient, ce n'était certainement pas aux convives de Balthazar, mais à son festin rayonnant que s'adressaient leurs menaces.

Il n'étaient pas bien terribles, après tout, ces visages consumés par une immense tentation sensuelle. Quand les yeux avaient lui comme des épées vers les points les plus séduisants du buffet, ils se repliaient avec toute sorte de pudeurs confuses ou de mystiques regrets. C'était alors des œillades d'amoureux sous le balcon, des calineries de renard à la porte d'une basse-cour, des sourires de jeune vierge aux anges du paradis. Que de petites langues pointant sur les dents, que de nez aplatis contre les vitres, et combien de mains jointes, combien de cous ployés en face d'une dinde un peu trop sphérique ou d'une pâtisserie un peu trop pyramidale ! Non, je ne croirai plus désormais à la puissance fascinatrice de la volonté humaine : si le désir magnétique était, comme on l'a dit, irrésistible, j'aurais vu ce jour-là s'envoler les poulets froids, et les galantines fendre l'air, et les bouteilles de champagne tourbillonner dans l'espace, et nos tables elles-mêmes s'ébranler, pour obéir au même moment à la volonté de tout un peuple !

Aucun prodige de ce genre n'a éclaté dans la gare d'Agen. Et pourtant ce bon peuple nous a salués de ses vivats, pendant que nous repartions assez honteux d'avoir compromis (pour un lunch !) le prestige de Paris en Gascogne. Nos six Parisiens voulurent se réhabiliter dans l'esprit des Agenais en criant au départ : « Vive Jasmin ! » Mais les deux méridionaux restèrent bouche close; car ils s'étaient dit fort sensément : — Nous retrouverons Jasmin à Toulouse.

Au branle du convoi, les fumées du lunch s'envolèrent en spirales de gaieté. Chaque wagon avait son concert d'harmonie. Les chœurs des Huguenots se croisaient avec les chœurs du Châlet. Nous arrivâmes en chantant dans la ville des fleurs et des oiseaux, la ville qui expédie tant de violettes à nos bouquetières et tant de rossignols au Conservatoire. A. V... dont la tête s'était légèrement exaltée dans la gare d'Agen, n'avait pu encore parvenir à réchauffer ses pieds. Il acheta de grosses bottes sur la place du Capitole pour aller au banquet, où il eût été convenable de paraître en souliers fins.

Toulouse est bien réellement une ville lyrique. Le langage, la démarche, le geste, tout y semble réglé par un invisible chef d'orchestre. On n'y parle guère dans la véritable acception du mot, que pour dire nonchalamment ce qui ne vaut pas la peine d'être chanté. Les étudiants s'en vont à la Faculté le nez au vent, la cavatine sur les lèvres; la grisette escalade une gamme en sautillant sur les pavés à facettes qui écorchent sa bottine; les ouvriers reviennent du chantier en répétant l'opéra nouveau; les décorateurs eux-mêmes sifflent comme des merles en lustrant vos chaussures; les garçons de café, au premier appel, accourent vers vous en filant des sons; le paisible boutiquier, sur le seuil de sa porte, enseigne la vocalise à ses serins. Il ne manque à Toulouse qu'une centaine de canaux, entre le canal du Midi et la Garonne; elle serait bientôt peuplée de gondoliers; nous aurions dans le Midi une Venise française. On dit que depuis quelques années elle est devenue très-commerçante. Soyez sûr alors qu'elle négocie des effets entre deux roulades et qu'elle fait ses affaires en musique.

Le bruit et le sifflet des locomotives dérangent peut-être ce goût universel de mélodie. Les Toulousains alors demandent asile à la peinture, à la sculpture; ils deviendront photographes, qui sait ? Ils ont le goût inné de tous les arts. Je ne connais pas de ville en France qui, après Paris, s'occupe avec autant de passion de ses jouissances intellectuelles. L'Opéra, le Musée, les cabinets de lecture attirent chaque jour les jeunes gens. Il y a des cafés entièrement décorés par de véritables artistes; le café Tivolier, par exemple, où de charmantes peintures remplacent avec beaucoup d'avantage les banales dorures des cafés de Paris. En portant sa tasse à ses lèvres, le Toulousain aime à reposer les yeux sur ces frais panneaux ornés de têtes souriantes, et sur ce beau plafond où les Grâces et les Amours font en se jouant la toilette de Vénus. Le maître de l'établissement est fier de sa Vénus, de ses Grâces, de ses Amours, de toutes ces jeunes allégories, comme le marquis d'Hereford pourrait l'être des meilleurs tableaux de sa collection mystérieuse.

Ce sont des chefs-d'œuvre, me dit-il dès qu'il me surprit sous le charme de ces jolies choses. Je ne donnerais pas mon plafond pour cent mille francs. Ah ! monsieur, qu'il avait du talent, ce drôle-là ! Il m'a tout fait ceci en un tour de main, pendant que j'étais aux Pyrénées : quinze jours au plus, et je n'ai eu à m'occuper de rien. Mon gaillard m'a bien étonné, quand je suis revenu, en faisant tomber les toiles qui cachaient ses compositions. Quel coup de théâtre ! Je lui ai sauté au cou, je l'ai embrassé quatre fois de suite; j'aurais bien voulu être son père.

(La suite au prochain numéro).

CRÉDIT FINANCIER. — REPORTS. La Société de crédit financier opère depuis longtemps avec le plus grand succès les placements sur REPORTS; si la clientèle de cette société s'augmente tous les jours, les bénéfices distribués suffisent pour l'expliquer. Les opérations de la Société sont toujours sûres et ne livrent rien à l'imprévu ni aux chances du jeu.

Dans les villes où la Banque de France a des succursales, verser au crédit de MM. E. Pégot-Ogier et Co, banquiers, 7, rue de la Bourse, à Paris. (530)

Le mot de la dernière énigme est valet.

ENIGME DES POÈTES.

« Mon entier est cet hôte passager
» Qui pour nous des beaux jours est l'heureux
[messager.] »

(BEAULLE).

« O toi ! qui follement fait ton Dieu du hasard,
» Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art
» Au même ordre toujours, architecte fidèle,
» A l'aide de son bec, maçonna mon entier. »
(RACINE le fils).

Z.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 24 mai 1857.

Sommes versées par 41 déposants, dont 10 nouveaux fr. 5,880 00
14 demandes en remboursement » 5,409 07

Les opérations du mois de mai sont suivies par MM. Ernoult-Bayart et L. Watine, directeurs.

Il n'y aura pas de séance le dimanche 31 mai, à cause de la solennité de la PENTECÔTE.

Pour le renouvellement triennal des Directeurs de la Caisse d'épargne, MM. Lecomte-Delrue, François Fréze, Requillart-Lesant, Requillart-Scrépel et Lepoutre-Parent, directeurs sortants, ont été réélus à l'unanimité par le Conseil municipal, dans sa session de mai.

KARMESES.

Dimanche 31 mai.

Chréréng; Croix; Flers; Mouchin; Quesnoy-sur-Deûle; Roncq; Wattignies.

Pour tous les articles non signés, J. Rebour.

La dame avait résolument posé une main sur celle de Doring pour l'empêcher d'ouvrir. Seule au courant de ce qui se passait, seule, aussi, elle avait assez de sang-froid pour agir avec réflexion.

« Tu veux, reprit-elle, que je fuie et que je t'abandonne à ton sort ? Impossible. Tu risques tout, moi, au contraire, peu de chose.

— Mais on te trouvera seule avec un étranger !

— Que m'importe... On s'égarera à mes dépens... voilà tout... j'y suis accoutumée... Pars, te dis-je, pars !... Par tout ce qui nous est cher, hâte-toi !

Les sommations devenaient de plus en plus impérieuses.

Sans connaître le danger qui les menaçait, Doring comprenait cet assaut de générosité entre eux, et il éprouvait le plus vif désir de les tirer d'embarras... Mais comment ?

Tout à coup il fut frappé d'une idée.

« Répondez-moi franchement, dit-il; lequel de vous deux est le plus menacé ?

— Worowitsch, répondit la dame.

— Alors, partez tout de suite par égard pour moi, si ce n'est pour madame; c'est ma confiance en vous qui m'a conduit ici, et vous ne devez pas la tromper.

Le jeune homme hésitait encore.

« A votre agitation, je devine qu'il s'agit de choses plus graves qu'une simple aventure d'amour.

— Vous avez raison, s'écria la dame : il s'agit de...

— Je ne veux point le savoir, mais si vous fuyez à l'instant, Worowitsch, je sauverai madame et ferai de cette entrevue un simple rendez-vous. »

La jeune femme attacha sur Doring un regard enflammé : elle l'avait compris.

« Entends-tu les paroles de ton ami ? dit-elle à Worowitsch. Si tu veux nous sauver tous, éloigne-toi... Plus un mot... pars, pars ! »

Worowitsch n'hésita plus; il s'élança dans le cabinet voisin. A peine avait-il disparu que Doring fléchit le genou.

Un sourire se dessinait sur ses lèvres.

« Mon rôle commence ! » dit-il.

L'inconnue recula d'un pas avec confusion.

« Monsieur, répondit-elle, je rougis... »

Ces quelques mots furent prononcés d'une voix douce, qui contrastait avec le langage énergique qu'elle venait de tenir. Était-ce le résultat de la gêne de Doring ? Il n'avait plus devant les yeux qu'une femme faible, honteuse, craintive.

« Ouvrez la porte, dit-il, et repoussez-moi avec mépris... la honte ne retombera que sur moi seul.

— J'abuse de votre bonté !

— Je serai largement récompensé si vous consentez à me montrer votre visage. »

Doring était un bel homme, d'un extérieur noble et mâle. En ce moment la rougeur de ses joues rehaussait encore son air chevaleresque, et son œil s'enflammait d'un feu sombre. Le souvenir de son premier amour s'était réveillé dans toute sa force. Depuis qu'il avait perdu l'espoir d'y trouver le bonheur, il n'avait plus ployé le genou devant aucune femme; mais on ne le fléchit pas sans que le cœur batte.

La dame le considéra un instant.

« Vous voulez voir mes traits, reprit-elle; monsieur, vous me faites rougir.

— Eh bien, rougissez, mais accédez à ma

demande. »

La poitrine de l'inconnue se souleva, sa respiration devint plus précipitée, et ses yeux brillèrent d'un plus vif éclat.

« Vous l'exigez ?... »

— Je n'exige rien... je prie.

— Eh bien donc... »

Elle souleva légèrement son masque, et le rattacha dès que Doring eut entrevu son visage.

Un cri d'admiration s'échappa des lèvres de Doring. Son âme rayonnait dans son regard. Quelle beauté ravissante venait de frapper sa vue !

Pour sortir de son embarras, la dame se disposait à ouvrir la porte, lorsque Doring se leva précipitamment.

« Attendez, je vous en prie, s'écria-t-il; je ne puis me décider à vous compromettre; il faut que vous fuyiez aussi. Le chemin qu'a pris Worowitsch ne vous est-il pas ouvert ?

— Et vous resteriez seul ? Que penseriez-vous en vous trouvant ici ?

— Peu m'importe, pourvu que vous soyez sauvée.

— Pourquoi ce changement de langage ?

— Dispensez-moi de vous répondre. Suivez mon conseil... fuyez... votre honneur... votre nom... »

— Je vous remercie de votre délicatesse; mais vous oubliez que, si l'on vous trouvait seul ici, on pourrait vous arrêter comme un... — Achevez... — Comme un malfaiteur qui s'est introduit dans une maison. Je ne puis y consentir. »

Doring fléchit un instant.

« Mon Dieu ! s'écria-t-il, que nous sommes simples. — Comment cela ?

— Nous n'avons pas pensé à une chose.

— A quoi ?

— Nous pouvons fuir tous les deux.

— Oui, oui, vous avez raison.

— Eh bien, hâtons-nous. »

Pendant cette scène, on n'avait cessé de réitérer du dehors l'ordre d'ouvrir, avec menace d'enfoncer la porte en cas de refus. Déjà même on joignait l'action aux paroles; mais la porte avait résisté à plusieurs secoues très-violentes.

Dès que Doring et l'inconnue eurent pris la résolution de s'échapper ensemble, cette dernière s'élança dans le cabinet. Le Suédois allait la suivre, lorsque la porte extérieure céda sous des efforts redoublés et que plusieurs personnes firent irruption dans la chaumière. Dans l'impossibilité de fuir lui-même, Doring voulut au moins sauver la jeune dame; il ferma donc sur elle la porte du cabinet et se plaça devant, calme, tranquille, résolu à ne pas laisser passer personne avant qu'elle n'eût pu s'échapper.

Mais, sans faire la moindre tentative d'y pénétrer, ceux qui venaient d'enfoncer la porte se contentèrent de sommer Doring de les suivre et il obéit sans la moindre protestation.

En sortant de la chaumière, il se trouva en présence de plusieurs jeunes gens; c'étaient les mêmes qui, sur l'invitation d'Orloff, venaient de parcourir le parc dans le but de démasquer l'inconnue qui avait si vivement piqué leur curiosité. A l'aspect de Doring, ils cédèrent à ce penchant à la raillerie que l'on a généralement tant de peine à réprimer à leur âge, et ils l'accueillirent avec des éclats de rire qui le blessèrent et l'irritèrent profondément.

RIDDERSTAD.

(La suite au prochain numéro).